

Supplément au Journal des Villes et des Campagnes du 14 janvier.

Lénore.

Ballade de Bürger.

Debout, au lever de l'aurore,
Et pâle d'un songe effrayant :

« Cher Wilhem, » s'écriait Lénore,

« Es-tu mort ou bien inconstant ? »

Wilhem, qui suivit la bannière

De Frédéric, le vaillant roi,

N'a pas écrit depuis la guerre :

« Je vis encore ; pensez à moi. »

Oubliant leurs longues querelles,

Deux grands rois, rivaux glorieux,

Abjurent leurs haines mortelles

Et de la paix serrent les nœuds.

Quittant les plaines martiales,

Palmes en main, tous les guerriers,

Au son des tambours, des cymbales,

Joyeux regagnent leurs foyers.

Partout accourt, partout se presse,

En flots bruyants, tumultueux,

Une foule dont l'allégresse

Répond à leurs chants belliqueux.

On embrasse, on embrasse encore

Un fils, un père, un fiancé ;

On bénit Dieu.... mais pour Lénore

Tout est muet, tout est glacé.

Pleine d'une crainte mortelle,

Elle interroge tous les rangs :

Wilhem, Wilhem, sa voix t'appelle ;

Nul ne répond à ses accens ;

Et lorsqu'ainsi l'armée entière

Eut passé, passé jusqu'au soir,

Lénore tomba sur la terre

En se tordant de désespoir.

Près d'elle accourt sa vieille mère :

« Qui peut donc causer ta douleur ?

Dans mes bras, viens que je le serre,

Prions ensemble le Seigneur

— Ma mère, le malheur m'accable,

Le monde n'est plus qu'un néant.

Le seigneur est impitoyable ;

Malheur, malheur à votre enfant !

— Dieu clément, vois-nous sans colère !

Allons, mon enfant bien-aimé,

Au ciel adresse ta prière

Et le ciel sera désarmé.

— Vaine erreur, fol espoir, ma mère !

Dieu m'a retiré son appui !

J'ai prié, qu'a fait ma prière ?

Que servirait-elle aujourd'hui !

— Le Dieu du ciel est un bon père,

Il vient en aide à ses enfants :

D'un prêtre le saint ministère

Calmerait tes chagrins cuisants.

— Le mal qui me brûle, ma mère,

Braverait les pieux efforts :

Nul sacrement n'ouvre la terre

Pour en faire sortir les morts.

— Si dans la lointaine Hongrie

Ton Wilhem a trahi sa foi,

Et s'il a pris une autre amie

Quand il devait n'aimer que toi,

Laisse aller cette âme infidèle ,

Et, lorsqu'elle s'affranchira

De son enveloppe mortelle,

Son parjure la brûlera.

— Pour moi tout est fini, ma mère,
Tout est fini, tout est perdu ;
La mort est tout ce que j'espère ;
Hélas ! je n'ai que trop vécu.
Eteins-toi, ma triste lumière,
Dans les ténèbres du tombeau !
Non, Dieu pour moi n'est pas un père ;
Il me frappe comme un bourreau.

— Dieu de bonté, juge suprême,
Ne damne pas la pauvre enfant ;

Sans le savoir elle blasphème ;
Pitié pour elle, Dieu clément !
Ma fille, quelle erreur funeste !
Abjure ton profane amour ;
Ne pense qu'à l'époux céleste
Qui t'attend au divin séjour.

— Le ciel, l'enfer, vaine chimère !
Que me font ces mots aujourd'hui ?
Wilhem, c'était le ciel, ma mère ;
L'enfer, c'est de vivre sans lui.
Eteins-toi, ma triste lumière,
Au sein du néant éternel ;
Sans lui, fi du bonheur sur terre !
Et fi du bonheur dans le ciel !

Ainsi son désespoir impie
S'exhala pendant tout le jour,
Querellant Dieu dans sa furie
Des souffrances de son amour.
De sa poitrine déchirée
Le blasphème sortait encor,
Quand du ciel la voûte azurée
Se parsema d'étoiles d'or.

Soudain un bruit se fait entendre :
Trap, trap, trap !... le pas d'un coursier !
Un cavalier vient d'en descendre
Avec un cliquetis d'acier.
La sonnette au seuil suspendue
Doucement, doucement parla ,
Puis enfin une voix connue
A travers la porte appela.

« Holà ! qu'on ouvre ! holà, ma belle !
Dors-tu Lénore, ou veilles-tu ?
As-tu le cœur faux, ou fidèle,
L'air joyeux, ou l'œil abattu ?
— Ah ! c'est toi, Wilhem, à cette heure !
Va, j'ai bien souffert loin de toi ;
Depuis longtemps je veille et pleure !
Mais d'où viens-tu donc ? réponds-moi.

— Je viens du fond de la Bohême ;
Je me suis mis tard en chemin.
Tu vas me suivre aujourd'hui même ,
Et nous serons unis demain.
— Entre d'abord dans ma chaumière,
Mon bien-aimé ; j'entends là-bas
Le vent siffler dans la bruyère :
Viens te réchauffer dans mes bras.

— Laisse siffler le vent, ma chère ;
Entends mon éperon sonner
Et mon coursier battre la terre.
Ici je ne puis séjourner.
Viens, accours, saute, saute vite
En croupe sur mon cheval noir ;
Nous avons pour gagner mon gîte
Cent milles à franchir ce soir.

— Quoi, pour atteindre ta demeure,
Cent milles en si peu de temps !
Entends-tu ? De la onzième heure
Vibrent encor les tintements !

— Nous et les morts nous allons vite ;
La lune éclaire le chemin ,
Et je gage qu'en notre gîte
Tu coucheras avant demain.

— Wilhem, où donc est ta chambrette ?

— Loin, loin de ces lieux. — Et ton lit ?

— Six planches et double planchette ;
Lit paisible, frais et petit.

— Mais assez grand pour moi, sans doute ?

— Pour nous deux aussi, mon enfant.

Viens, accours, saute et vite en route ;
La noce est prête, on nous attend. »

Elle accourt, saute et prend sa place
Sur la croupe du noir coursier ;
Puis ses bras d'ivoire elle enlace
Autour de son cher cavalier.

Houra ! houra ! leur fougue ardente
Semble égaler celle des vents ;
Et sous leur course haletante
Volent les cailloux scintillants.

A droite, à gauche, sur leur route,
Champs, vallons, coteaux, tout fuyait ;
Et des ponts la sonore voûte
Sous leur brûlant galop tremblait.

« Houra ! houra ! les morts vont vite !
La lune brille sur ces bords.

As-tu peur des morts, ma petite ?

— Non ; mais pourquoi parler des morts ? »

Entendez-vous dans les ténèbres
Des corbeaux les lugubres cris ?
Entendez-vous ces chants funèbres ?

« *De profundis, de profundis !* »

C'est un convoi ; la cloche sonne,
Et le plain-chant, plus près, plus près,
Ressemble au concert monotone
Des hôtes obscurs des marais.

« Lorsque la nuit sera passée,
Portez en terre votre mort !
Moi, j'emmène la fiancée
Qui, jeune, s'unit à mon sort.
Viens, sacristain ! venez, vous autres !
Entonnez les chansons d'hymen !
Curé, laisse tes patenôtres,
Et viens nous bénir de ta main. »

Alors plus de chant funéraire ;
Cercueil, linceul ont disparu ;
Sur ses pas prompts à lui complaire,
Vite, vite, tous ont couru ;

Du coursier la fougue croissante
Semble égaler celle des vents,
Et sous sa course haletante
Volent les cailloux scintillants.

A droite, à gauche, sur leur route
Fuyaient les champs, les monts, les bois,
Comme, sur la céleste voûte,
L'éclair brille et meurt à la fois.

« Houra ! houra ! les morts vont vite ;
La lune brille sur ces bords.

As-tu peur des morts, ma petite ?

— Non, mais laisse en repos les morts. »

Autour d'une hideuse roue,
Appareil des gibets sanglants,
D'esprits une bande se joue ;
Enfants de l'air, corps transparents.

« Ça, ça, canaille, avance, avance !

Je vais me marier demain ;
Suis-nous, et par ta folle danse,
Tu célébreras notre hymen. »

Et du noir gibet détachée,
La bande suit, en bruissant
Comme la feuille desséchée
Au souffle du vent mugissant.

Du coursier la fougue croissante
Surpasse alors celle des vents,
Et sous sa course haletante
Volent les cailloux scintillants,

Oh ! comme fuyaient les contrées
Que leurs pas brûlants sillonnaient !

Oh ! comme aux plaines éthérées
Les étoiles tourbillonnaient !

« Houra ! houra ! les morts vont vite !

La lune brille sur ces bords ;

As-tu peur des morts, ma petite ?

— Ah ! de grâce, laisse les morts.

— Alerte mon coursier rapide ;

Déjà je sens l'air du matin ;

Déjà le sablier se vide ;

Le coq chante dans le lointain.

Enfin j'aperçois notre gîte ;

Le lit nuptial est tout prêt.

Je te l'ai dit : les morts vont vite ;

Voici le terme du trajet. »

Devant une porte on s'arrête ;
Porte en fer aux lourds cadenas,
Il la frappe, et sous sa baguette
Les verroux volent en éclats.
Le double battant crie et s'ouvre,
Et la lune aux rayons sanglants
Dans l'espace infini découvre
Des tombeaux blanchis par le temps.
Soudain, ô prodige ! ô mystère !
Du cavalier le vêtement
Pièce à pièce tombe en poussière,
De lui-même se consumant :
Sans chair et sans cheveux, sa tête
N'offre plus qu'un crâne et des os,
Et son corps n'est plus qu'un squelette
Portant une horloge, une faux,
Le coursier hennit et se dresse ;
De ses naseaux le sang jaillit ;
Puis, sous la terre qui s'affaisse,
Il s'élance, s'anéantit.
Un hurlement sort de l'abîme,
Un hurlement gronde dans l'air.
Lénore, tremblante victime,
Lutte entre le ciel et l'enfer.
Puis, autour d'elle, en cercle immense,
Aux clartés de l'astre couchant,
Les esprits, commençant leur danse,
Répètent ce lugubre chant :
« Sans blasphème souffre sur terre
Le mal par le ciel envoyé ;
Ton corps n'est plus qu'une poussière.
Que Dieu de ton âme ait pitié !... »

F. BONNET.